

Le pessimiste étincelant

Aimé de Nietzsche pour ses maximes, Chamfort rencontre enfin son biographe.

Quiconque a la faiblesse de répondre à la question « Quels sont, dans l'ordre, vos dix écrivains préférés? » doit aussitôt songer à Chamfort pour saisir l'absurdité de tout classement dans les lettres. Voltaire est-il plus grand que Chamfort? Comme « phénomène culturel », probablement oui. Mais Chamfort a dit ce qui n'aurait jamais été dit s'il n'avait pas existé. Peut-être même est-il plus quotidiennement lu aujourd'hui que certains phares littéraires de son temps. Son influence posthume va plus en profondeur, elle pèse à la racine même, spirituelle et stylistique, de l'art d'un Stendhal, d'un Nietzsche, d'un Camus, d'un Cioran. Car avec Chamfort, ce Mallarmé de l'aphorisme, se fixe dans sa perfection l'esthétique du pessimisme civilisé. Et, d'ailleurs, son recueil, que nous persistons à connaître sous le titre banalement descriptif de *Maximes, pensées, caractères et anecdotes*, il l'appelait précisément, lui, *Produits de la civilisation perfectionnée*, pendant les années où il y travaillait en secret. Dans le foisonnement actuel des biographies en France, il en est peu dont les auteurs soient remontés aux sources, aient découvert des documents nouveaux, tracent un portrait qui, par la pensée et l'expression, n'affadisse pas le modèle. Aussi ne peut-on refréner un accès de gratitude en lisant une biographie comme le *Chamfort* de Claude Arnaud, où la recherche est de première main, la réflexion, originale, le style, digne du sujet, la familiarité, totale avec la période. Chamfort disait : « La plupart des livres d'à présent ont l'air d'avoir été faits en un jour avec des livres lus la veille. » Ce n'est pas le cas – exception opportune – de celui qui lui est aujourd'hui consacré.

Né bâtard et mort suicidé, en un siècle où le premier accident constituait une tare sociale et le second une tare métaphysique, Chamfort fut, entre ces deux termes lugubres, un révolutionnaire qui vécut aux crochets de la noblesse et un républicain pensionné par la monarchie. A dix ans, ce fils (officiellement) d'un épicier auvergnat est remarqué par son maître d'études, qui lui obtient une bourse pour aller au collège des Grassins, à Paris, un des meilleurs de France, réservé aux jeunes gens pauvres. (Eh oui! le système des bourses date de l'Ancien Régime!) A vingt ans, il est déjà un jeune homme de lettres en vogue – c'est-à-dire quelqu'un qui a l'intention d'écrire. A trente ans, il a derrière lui une comédie couronnée de succès, une tragédie applaudie à la cour et sifflée à la ville, toutes deux mauvaises. A quarante ans, il est le virtuose absolu de la conversation parisienne, en ce demi-siècle où la conversation fut, de vive voix et par lettres, peut-être l'art suprême. A 50 ans, il est le maître à penser de Mirabeau, qui lui doit maints de ses discours, le maître à dire de Talleyrand, dont plusieurs futurs bons mots sont de Chamfort, le maître à proclamer de l'abbé Sieyès, auquel il dicte le fameux slogan ravageur : « Qu'est-ce que le tiers état? Tout. Qu'a-t-il été jusqu'à présent dans l'ordre politique? Rien. Que demande-t-il? A y devenir quelque chose. »

A cinquante-quatre ans, il meurt des blessures causées par un suicide provisoirement raté. Auparavant, il a traversé une période d'indulgence « stalinienne » pour les massacres de septembre, en 1792. Il a été nommé à la fonction d'administrateur général de la Bibliothèque nationale, qu'il assume avec la compétence que l'on devine. Mais le voilà vite au nombre des déçus de la Révolution. Devenu suspect,